—Je le crains.

Madeleine pensa un cri, un seul, déchirant.

Elle s'appuya au mur pour ne pas défaillir et livide, cadavéreuse, tout son sang lui refluant au cœur :

—J'entends, dit-elle.... il va mourir.... Il est mort peut-être !

Sans cela, l'eût-il demandée à l'hôtel de Blangy, elle qui n'était aux yeux du monde que sa maîtresse !

Et aussitôt, sans remonter chez elle, sans prendre un chapeau, une mante, rien, oubliant tout, en peignoir, les cheveux en désordre, elle s'élança dans le fiacre où le Breton la suivit.

Elle n'échangea pas une seule parole avec lui.

A quoi bon ?

Elle avait compris.... Philippe était expirant..... Sans doute il ne serait plus quand elle arriverait auprès de lui.

En une seconde, la vie l'abandonna elle même, incapable de penser, elle allait au devant de sa destinée, avec cette sensation du néant que doit éprouver le condamné marchant au supplice.

Tout ce qu'elle voyait en face d'elle était ténébres et périls.

Le fiacre la traçait comme il aurait broyé un enfant endormi. Son intelligence sommeillait, anéantie par ce coup de foudre.

Lorsqu'elle arriva à la rue de Lille, elle ressemblait à la cataleptique qu'on éveille.

—Attendez-moi, dit le Breton, il ne faut pas qu'on vous voie.

Quand il revint, il la conduisit à travers la cour, toujours éclairée, en lui faisant pour ainsi dire un rempart de son corps.

Personne ne les épiait.

François Valencourt et sa femme étaient déjà chez eux. Le concierge ne s'occupait pas des mêmes allants et venants et dormait lui-même paisiblement, indifférent peut-être aux changements qui ne devaient, selon toute probabilité, point atteindre sa modeste situation.

Que lui importait de servir un maître ou un autre ?

Le Breton guida la jeune femme et, dans cette demeure où elle aurait dû entrer en maîtresse, elle pénétra comme une servante par l'escalier dérobé qui donne accès aux chambres de ce côté.

Un silence lugubre régnait partout autour d'elle.

Dès le seuil elle ne conserva aucun doute. Ses pressentiments étaient au-dessous de son malheur !

Une jeune fille endormie, étendue dans un fauteuil, veillait auprès d'un cadavre.

Ce fut un navrant spectacle.

Madeleine s'avança vers le lit du pas d'un automate. Elle demeura un moment droite, raide, devant ce mort dont la tête repoussait sur un oreiller, les cheveux raidis par le sang de sa blessure, les yeux fermés, les mains rigides et glacées, un crucifix sur la poitrine, entre les bras.

L'œil hagard, le cerveau inerte, elle regardait devant elle, abîmée dans un désespoir sans bornes.

C'était bien son mari qui était là, son amour, le père de ses enfants, le seul être auquel elle pût se rattacher en ce monde et il ne l'entendait pas, il ne la voyait pas !

Était-ce un rêve affreux ?

Pouvait-elle croire que ce fût lui, lui qu'elle tenait entre ses bras quelques instants plus tôt, si plein de forces, si riche d'avenir et qui lui sourisait avec tant de tendresse !

Mort !

C'était impossible et pourtant c'était vrai !

Elle tomba à genoux à son chevet et posa une mèche sur celles de Philippe.

La jeune fille du fauteuil éveillé par le Breton, se tenait à l'écart avec lui, en face de la porte donnant sur la chambre voisine comme pour en défendre l'entrée.

—Jamais je n'oublierai ce que vous venez de faire pour moi, Justine, lui disait Joson. Il ne faut pas qu'on sache...

—C'est bon !

Justine était une fille des environs de Blangy, fingère à l'hôtel et qui était prévenue par l'accident arriver à l'aîné des Valencourt plutôt qu'à son frère.

En outre, elle n'était pas indifférente aux attentions du Breton, double raison de sa complaisance.

Cependant à la douleur de la jeune femme, tout silencieuse qu'elle fût, était déchirante.

Les larmes s'étaient enfin fait jour ; elles coulaient en longue ruisseaux sur ses joues décolorées ; Madeleine en inondait les mains glacées de son mari ; puis elle se releva et écarta les cheveux sanglants pour voir et baiser cette blessure par où la vie s'était envolée.

Elle aurait voulu emporter son amant chez elle, veiller auprès de ses restes insensibles jusqu'à l'heure où ils disparaîtraient dans la tombe et elle n'osait engager la lutte avec les invisibles ennemis qu'elle pressentait sans les connaître encore.

Un léger bruit se fit entendre dans la chambre où reposait l'autre cadavre ; des pas s'approchèrent ; quelqu'un venait.

La Breton dit doucement :

—Il faut répartir, madame.

Elle s'inclina, n'ayant plus de force ni pour résister, ni pour vouloir.

Elle embrassa une dernière fois cet homme auquel elle s'était donnée tout entière et qu'elle ne devait plus revoir, en murmurant à son oreille ce mot si triste, le mot des séparations, navrant dans sa bouche :

—Adieu !

Et, brisée, défaillante, prête à tomber sur le parquet, elle se traîna jusqu'à l'escalier par où elle était venue et de là jusqu'à la porte. Joson, presque sans force lui-même, voulait l'accompagner.

Elle le renvoya.

Lorsqu'il eut refermé la portière du fiacre en donnant l'adresse au cocher, elle éprouva une impression de délassement et d'abandon, comme si elle était perdue dans un désert sans limites.

La voiture s'ébranla, et la course recommença, triste comme la nuit dans ces quartiers mal éclairés où quelques bêtes de gaz tremblaient de loin en loin.

Il faisait noir dans l'âme de la malheureuse comme dans la rue.

Elle ne savait pas quels lendemains la faisait réservés.

N'avait-elle pas été obligée de se glisser dans la maison où les restes de Philippe, de son mari, étaient, avec des présomptions de malfaiteur ?

Encore n'y était-elle entrée que grâce à la protection d'un domestique !

Elle, sa femme, la femme de Philippe Valencourt !

Elle l'était sans doute. La preuve existait ; elle le croyait, du moins ; mais un indéfinissable malaise l'enveloppait.

Malgré elle, à côté de son mari sanglant, inanimé, elle revoyait, comme dans un cauchemar, un autre cadavre, celui de son père, la poitrine trouée d'une balle, de son père qui s'était suicidé, dans un moment de folie, à cause d'elle.

Son amour avait commencé dans le sang

C'est encore dans le sang qu'il venait de s'éteindre.

Elle se rappela une fois de plus la malédiction écrite que le colonel lui avait légnée pour unique héritage.

Les termes en flamboyaient devant ses yeux :

—Madeleine, sois maudite !

Que de fois déjà elle avait entendu ces affreuses paroles bourdonner à ses oreilles !

Elle revoyait les yeux irrités de son père ouvrant, son doigt étendu pour la repousser.

Cette malédiction devait elle donc peser éternellement sur elle ?

Ne produisait-elle pas déjà ses funestes effets ?

L'image de ses enfants se mêlait aussi à ces visions sinistres. C'était surtout à eux qu'elle songeait, à ces êtres innocents qui dormaient d'un paisible sommeil dans l'ignorance de la catastrophe qui venait de les atteindre.

Si cette malédiction allait aussi retomber sur eux !

Alors, une frayeur nouvelle s'empara de cette âme affaiblie.

Elle aurait voulu que le fiacre qui l'emportait avec une désespérante lenteur et des ailes, afin de s'assurer qu'eux, du moins, ils ne lui étaient pas arrachés.

Le cheval et le cocher se traînaient, étreints par la lassitude d'une longue journée, sur le macadam sourd des interminables avenues.

Enfin on s'arrêta.

Madeleine descendit, puis largement le pauvre homme, un vieillard à figure complaisante et réjouie, qui lui dit en la remerciant :

—Ne vous désolez pas, ma petite dame, n'ayez pas d'ennuis.

La douleur de la pauvre femme était si visible qu'elle avait frappé un aveugle.

Et elle dit en se chambre où veillait Marie :

—Il est mort, dit-elle !

Elle écarta les rideaux qui abritaient les berceaux, contempla avidement ces deux visages roses qui sourisaient en suçotant leurs lèvres aux pures haleines, et abîmée dans son morne chagrin, l'âme en demi obscurcie de terreurs confuses, elle tomba à genoux en s'écriant au milieu de ses sanglots :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! Faites de moi ce que vous voudrez, mais grâce pour eux !

XIII

CRIMES INCONNUS, CRIMES IMPUNIS.

A l'hôtel de la rue Saint-Guillaume, chez les Valencourt, ces heureux de la terre qui venaient de commettre une indigne spoliation et en méditaient d'autres, tout était à la joie.

Ah ! le vent de la fortune était bien pour eux !

Tout s'arrangeait au gré de leurs désirs.

Au moment où la mari et la femme se quittaient au seuil de leurs chambres séparées par un salon où Louise recevait ses intimes, François lui dit :

—Ainsi c'est convenu ? Vous partez demain.

—Par l'express du matin.

—En secret !

—En secret.

—Vous êtes sûre de votre femme de chambre.

—J'en réponds. Elle seule connaîtra mon absence.... Encore ne saura-t-elle rien du but de mon voyage.

—Vous êtes une femme supérieure.

—J'espère vous le prouver.

Elle arrêta son mari qui allait fermer la porte.

—Savez vous que nous devenons de profonds scélérats ? dit-elle joyeusement.

On voyait qu'elle était heureuse de cette fortune, heureuse surtout de l'infernal et odieux plaisir de la vengeance.

—Pourquoi des scélérats ? reprit l'aîné des Valencourt impassible comme à l'ordinaire.

—Mais.... il me semble....

—Raisonnons. J'avais droit à l'héritage de mon oncle.... Philippe me l'enlevait.... contre toute justice.. Je le reprends.... D'une autre part Philippe est mort. Est-ce que je connais son histoire ? Je crois son héritier, je suis. En supprimant un acte de mariage nul aux yeux de la loi.... nous évitons un scandale.... un procès que nous ne saurions perdre.....

—En êtes-vous sûr ?

—C'est mon avis.... Le droit est pour nous. Philippe, fût-il marié en Espagne, qu'à défaut des formalités prescrites cher nous, sa femme ne serait qu'une maîtresse, ses enfants des bâtards. Et ce contrat dépouillerait les nôtres !.... Allons donc !.... Ma conscience est en repos. Bonne nuit !

Elle s'approcha tout près de lui, haussa les épaules et lui jeta cette injure à la face :

—Sophiste ! Faux bonhomme ! Tartufe ! Mais aussi fiel.

Décidément elle était en veine de gaieté.

Il ne broncha pas et sourit à son tour.

—Crimes, si l'on veut, dit-il, mais crimes inconnus, crimes impunis ! Que d'autres font comme nous !

Ils échangèrent une poignée de main en répétant :

—Bonne nuit !

Le matin, dès sept heures, ils se rencontrèrent autour du salon qui les séparait. Madame Valencourt, en noir, soigneusement voilée, était prête à sortir.

François, enveloppé dans un pardessus, son chapeau sur la tête, expédiait un de ses domestiques à l'appartement de son frère, pour prier Joson Kerhoët de se rendre à l'hôtel de Blangy et de l'attendre.

—Rien à me recommander ? demanda la jeune femme à son mari.

—Rien. Agir vite et bien.

—C'est tout ?

—C'est tout.

Elle sortit seule par la porte du jardin donnant sur la rue de Grenelle, prit un fiacre et se fit conduire au chemin de fer d'Orléans où elle s'embarqua dans l'express de Bordeaux, laissant que sa femme de chambre annonçait à ses camarades que sa maîtresse était indisposée et ne sortirait pas

Lorsque le valet entra, François Valencourt lui demanda :

—Vous avez vu le Breton ?

—Oui, monsieur.

—Il est parti ?

—Aussitôt.... en boitant très bas.... Sa chute d'hier l'a fort maltraité.

—Je sors.... Si on me demandait, envoyez à l'hôtel de Blangy.

—Bien, monsieur

Il n'y alla pas, directement du moins.

Au lieu de se diriger vers la rue de Lille, il gagna la rue de l'Université et se rendit à l'entresol de son frère.

Le défunt n'avait qu'un seul domestique, et ce domestique était sorti, trompé par l'ordre qu'on venait de lui donner.

Le concierge remit sans l'ombre de la défiance une clef de l'appartement à ce visiteur qui, après tout, était chez lui désormais dans l'entresol, puisque Philippe Valencourt en apparence n'avait pas d'autre héritier.

François se trouva donc seul dans la place dont, par un surcroît de prudence il verrouilla les portes derrière lui.

Des lors, il pouvait se livrer sans crainte à ses recherches.

Philippe n'avait point d'affaires.

Il ne possédait qu'une terre en Bourgogne, quelques vignes et la pension qu'il recevait de son oncle.

Son unique préoccupation était sa famille clandestine, le même mystérieux et cher asyle qui pesait sans cesse.

Dans un tiroir du secrétaire, François découvrit une liasse de lettres de Madeleine, où les sentiments les plus délicats et les plus purs étaient exprimés à chaque ligne.

Ces lettres contenaient l'histoire à peu près complète de son amour, de cette union dont elle aurait pu réclamer hautement les droits.

Mais ce n'était pas tout.

Au fond de ce tiroir, sous ces liasses de souvenirs pieusement conservés, deux pièces plées en quatre et placées sous un papier-papier avec cette mention : Très important ! frappèrent les yeux de ce misérable qui foulait aux pieds les droits les plus sacrés.

Il les déplia d'une main fiévreuse.

Où a beau avoir une conscience criminelle d'un triple airain, il est des actions qui donnent le frisson aux plus endurcis et font sauter le rouge de la honte au visage.

Celle-là était du nombre.

François Valencourt n'hésita cependant pas.

La première de ces deux pièces était l'acte de mariage de Sau Julia délivré par le curé de Saint-Sulpice au demandeur et encore enfermé dans son enveloppe portant le timbre de la poste.

François le mit dans sa poche.

L'autre pièce ne contenait que ces lignes :

"Ceci est mon testament.

"Je soussigné donne tous les biens que je possederai à l'heure de mon décès, de quelque nature qu'ils soient, à "Madeleine Stéfani, sa femme, et à "ses deux enfants, Madeleine et Philippe, issus de mon mariage avec "elle.

"Paris, le premier juillet mil huit "cent soixante-cinq.

"Signé : PHILIPPE VALENCOURT."

Le malfaiteur grinça des dents.

Ce testament détruisait ses sophismes eux mêmes.

La situation qu'il établissait était celle ci :

Que le mariage fût valable ou non, Philippe Valencourt, mort après son oncle, héritier de cet oncle par sa naissance et en vertu du legs du marquis transmettait tous ses biens à Madeleine Stéfani et à ses deux enfants.

Philippe, docteur en droit comme son frère, connaissait aussi bien que lui la portée de ses actes.

En rédigeant son testament, il exécutait son promesses et remplissait son devoir d'honnête homme.

Le mariage devant le curé de San Julia calmait les scrupules de Madeleine.

Le testament assurait son avenir et celui de ses enfants.

Donc, en s'emparant de ces titres, par cet abominable rapt, François Valencourt enlevait à cette malheureuse et à ses enfants les huit ou dix millions de la fortune du marquis et en outre ce que Philippe pouvait conserver de son patrimoine.

C'était clair.

Aucune excuse, aucune subtilité légale ne pouvaient pallier cette spoliation que le défunt n'avait pas prévue.

Une petite sueur perla au front de ce bandit bourgeois et millionnaire.

Le portrait de son frère suspendu au mur semblait le suivre de ses yeux de velours pleins d'amitié et de douceur.

Une chaleur lui monta à la tête.

Il sentit une multitude de dards qui le piquaient comme autant de flèches du remords.

Pour lui, déjà si riche, tout l'or de la terre valait il la peine de franchir ce Rubicon au delà duquel il allait se perdre dans la tourbe des criminels et des misérables, honte et rebut de l'humanité !

Philippe, en effet, n'avait pas été un mauvais frère ; Philippe aurait partagé avec lui son dernier morceau de pain.

Mais chez François Valencourt, le cœur manquait !

Et puis au fond de toute mauvaise action d'un homme, une femme se cache.

La femme était là !

Seul, sans un conseiller qui avait pris sur lui un irrésistible ascendant, qui l'enivrait de sa grâce féline et de ses enveloppantes caresses, aux heures où elle voulait obtenir des concessions, il eût reculé peut-être devant cet acte infâme, lâche et criminel ; mais l'autre, celle qu'il était faite par haine la compagne de sa vie, le dominait ; elle lui eût mis le couteau à la main, si elle avait eu besoin d'un meurtre.

François revit son image passer devant ses yeux insultant ironiquement à sa faiblesse et il se décida.

Qu'avait il à faire après tout ?

S'emparer d'un papier inconnu de tous, dérober un acte dont personne ne soupçonnait l'existence.

C'était à peine un larcin ; cela ressemblait à un simple escamotage, qu'on nous passe le mot.

Aussi, après quelques minutes de surprise, fut il mis de pitié pour lui même, tant il se jugeait stupide de s'arrêter à de telles bagatelles.

L'horreur de son action s'effaçait devant ses avantages.

Un sourire ou compassion pour son malheureux frère passa sur ses lèvres grimaçantes.

Franchement, ce Philippe était trop simple d'esprit.

Il fallait être doué d'une aveugle confiance dans l'humanité, si prompte à la tentation, pour laisser traîner des pièces de cette importance et les exposer à devenir la proie du premier venu.

François prit son parti en brave.

Les lettres l'embarrassaient par leur volume.

Il les jeta dans le foyer, y mit le feu et les regarda brûler non sans complaisance.

Puis il mêla leurs restes aux cendres de la cheminée, examina de nouveau les meubles de l'entresol, n'y aperçus rien de suspect, referma le secrétaire et sortit.

Il emportait avec lui les deux précieux actes pliés dans son portefeuille.

Alors, dans la rue, il se sentit léger comme un sylphe, grandi, plus fort.

Rien ne pesait sur son esprit.

Sa tête lui semblait à la hauteur des premiers étages, tant il était exhaussé sur un piédestal de millions.

Ceux de son oncle étaient bien à lui.

Qui donc aurait pu les lui disputer ?

D'un mouvement instinctif, il serrait contre sa poitrine le testament volé comme s'il eût craint de le voir s'échapper de lui même.

Sans doute, le registre de la paroisse et le curé de San Julia étaient là.

Mais sa complice courait sur la route de Bayonne.

A chacun sa tâche.

On pouvait s'en fier à elle et s'il y avait quelque mesure à prendre, elle saurait se tirer d'affaire.

Donc tout allait être en règle.

Les deux cadavres qui sous terre que recouvrait le gazon du lieu ?

Une pauvre femme sans appui, sans force, abîmée dans sa douleur et incapable de lutter contre tant de millions et d'influences

Un procès était toujours possible, mais qu'en arriverait-il ?

Au pis aller, une transaction peu onéreuse, la part du feu.

En arrivant à l'hôtel de Blangy, il se composa un visage de circonstance, mais il n'y songea pas sitôt qu'il ne fut aperçu dans l'explosion de sa joie par deux yeux perçants qui fouillaient la rue de Lille.

C'étaient ceux de Joson Kerhoët.

Le Breton était sur les épines.

En ne trouvant pas à l'hôtel de Blangy qu'il l'envoyait chercher si matin, il s'était dit qu'il venait de faire un pas de clerc.

Joson Kerhoët flairait des querelles à propos de la magnifique succession du marquis.

Il pensait aux enfants de son maître et la face perfide du frère lui donnait la chair de poule.

Cette joie du traître redoubla ses anxiétés et le changement subit de son visage l'étonna.

François Valencourt, jeune, fait, avait l'air d'un homme qui vient de mettre la main sur un trésor.

A dix pas, il ressemblait à un fils qui vient de perdre une mère adorée.

C'était louche.

—Ah ! vous étiez là ? dit le maître.

—Comme monsieur me l'a commandé.

—Une idée m'est venue. J'ai songé que vous êtes souffrant de votre chute. Je suis allé chez mon frère pensant vous y trouver encore.

—Ah ! monsieur est allé !.... fit Joson dont l'agonisse redoubla.

Sans doute. Qu'y a-t-il là étonnant ?

Rien. Seulement, je prie monsieur de m'excuser. L'appartement est bien en désordre.

—Cela se conçoit.... Vous êtes blessé, vous aussi.

—Oh ! monsieur, une simple contusion.

Joson avait reçu un choc à jeter bas un taureau.

Mais il était d'un pays où les crânes sont durs.

François Valencourt reprit :

—Je voulais vous demander certains renseignements. Je n'ai fait qu'entrer et sortir. Venez, Joson.

Il passa le premier, traversa la cour et entra dans l'hôtel envahi déjà par ces bandes de corbeaux qui font escorte à la mort.

Joson Kerhoët le suivait clopin-clopant et se demandait avec inquiétude :

—Qu'allait-il faire là-bas et pourquoi m'en éloigner ? C'était un piège.

XIV

FIN CONTRE FIN.

François Valencourt traversa, suivi du Breton, les salons en enfilade de l'hôtel et parvint au cabinet de son oncle.

Là, il s'assit dans le propre fauteuil du marquis, devant cet admirable secrétaire qui n'avait pas su défrauder ce que le maître lui avait confié.

Il ouvrit le tiroir du milieu.

Une pauvre femme sans appui, sans force, abîmée dans sa douleur et incapable de lutter contre tant de millions et d'influences

Un procès était toujours possible, mais qu'en arriverait-il ?

Au pis aller, une transaction peu onéreuse, la part du feu.

En arrivant à l'hôtel de Blangy, il se composa un visage de circonstance, mais il n'y songea pas sitôt qu'il ne fut aperçu dans l'explosion de sa joie par deux yeux perçants qui fouillaient la rue de Lille.

C'étaient ceux de Joson Kerhoët.

Le Breton était sur les épines.

En ne trouvant pas à l'hôtel de Blangy qu'il l'envoyait chercher si matin, il s'était dit qu'il venait de faire un pas de clerc.

Joson Kerhoët flairait des querelles à propos de la magnifique succession du marquis.

Il pensait aux enfants de son maître et la face perfide du frère lui donnait la chair de poule.

Cette joie du traître redoubla ses anxiétés et le changement subit de son visage l'étonna.

François Valencourt, jeune, fait, avait l'air d'un homme qui vient de mettre la main sur un trésor.

A dix pas, il ressemblait à un fils qui vient de perdre une mère adorée.

C'était louche.

—Ah ! vous étiez là ? dit le maître.

—Comme monsieur me l'a commandé.

—Une idée m'est venue. J'ai songé que vous êtes souffrant de votre chute. Je suis allé chez mon frère pensant vous y trouver encore.

—Ah ! monsieur est allé !.... fit Joson dont l'agonisse redoubla.

Sans doute. Qu'y a-t-il là étonnant ?

Rien. Seulement, je prie monsieur de m'excuser. L'appartement est bien en désordre.

—Cela se conçoit.... Vous êtes blessé, vous aussi.

—Oh ! monsieur, une simple contusion.

Joson avait reçu un choc à jeter bas un taureau.

Mais il était d'un pays où les crânes sont durs.

François Valencourt reprit :

—Je voulais vous demander certains renseignements. Je n'ai fait qu'entrer et sortir. Venez, Joson.

Il passa le premier, traversa la cour et entra dans l'hôtel envahi déjà par ces bandes de corbeaux qui font escorte à la mort.

Joson Kerhoët le suivait clopin-clopant et se demandait avec inquiétude :

—Qu'allait-il faire là-bas et pourquoi m'en éloigner ? C'était un piège.

XIV

FIN CONTRE FIN.

François Valencourt traversa, suivi du Breton, les salons en enfilade de l'hôtel et parvint au cabinet de son oncle.

Là, il s'assit dans le propre fauteuil du marquis, devant cet admirable secrétaire qui n'avait pas su défrauder ce que le maître lui avait confié.

Il ouvrit le tiroir du milieu.

Une pauvre femme sans appui, sans force, abîmée dans sa douleur et incapable de lutter contre tant de millions et d'influences

Un procès était toujours possible, mais qu'en arriverait-il ?

Au pis aller, une transaction peu onéreuse, la part du feu.

En arrivant à l'hôtel de Blangy, il se composa un visage de circonstance, mais il n'y songea pas sitôt qu'il ne fût